

●●● Il apporte une vision de gauche, mais empreinte de maturité. »

Acharné, presque chaque nuit au Carlyle, à achever des réponses à Fukuyama dans la revue *The American Interest* ou à contredire par écrit l'historien bushien Walter Russel Meade, BHL prépare aussi pour *The Nation* une lettre ouverte à la gauche américaine. Une réponse intellectuelle à l'humiliation qu'il avait ressentie lorsque John Kerry, de peur d'apparaître en compagnie du Français élitaire pendant sa campagne, l'avait fait reléguer dans l'avion de secours de sa tournée. « Il y avait les bagages, les secrétaires, et BHL », rappelle le martyr, pour prouver l'atonie cérébrale des démocrates, condamnés à singer le populisme de Bush et incapables de reprendre l'avantage dans la bataille des idées.

### Le showman intello met la salle en délire

**L**e mardi 24 janvier au soir, devant les invités du Council on Foreign Relations, prestigieux *think tank* new-yorkais, Lévy, interrogé par son ami Felix Rohatyn, confirme qu'il partage « la vision morale et l'hostilité des néo-conservateurs pour les Saddam, mollah Omar et Milosevic », mais exige un « renouveau du rôle social de l'Etat américain ». Son éditeur retient surtout qu'il compare l'antiaméricanisme à une « nouvelle religion mondiale aux relents néofascistes ». « Cela plaît aux gens, lui dit Murphy. Insistez là-dessus. »

Lévy, si roué soit-il, découvre l'énorme machine des promotions à l'américaine, en particulier le mercredi soir, apothéose de sa première étape new-yorkaise, où, au son du tube *On The Road Again*, de Willie Nelson, craché par une sono d'enfer, le Français monte à la tribune de la plus grande salle de la prestigieuse New York Public Library pour parler de son carnet de route avec Tina Brown, ex-patronne diva du *New Yorker*. Rameutés par une tempête d'e-mails promotionnels, 600 spectateurs se tassent dans l'auditorium. 400 n'ont pu trouver de tickets d'entrée. Les chanceux en ont pour leurs 15 dollars. Après avoir invoqué Proust, Foucault, Althusser, Andrew Jackson et Jefferson, le *showman* intello met la salle en délire en rappelant la dernière campagne d'humour politique demandant à une quidam de se sacrifier pour administrer une minauderie à Bush et assurer sa destitution, compare la réussite de la mixité à l'américaine aux défauts de l'intégration républicaine française et achève sa prestation, sous le regard

**Bernard-Henri Lévy,**  
le 25 janvier 2006,  
à la New York Public Library.  
Proust, Althusser, Jefferson,  
l'écrivain évoquera même Martin Luther King.



médusé de Tina Brown, par sa propre version politique du « Je fais un rêve... » de Martin Luther King. Du grand boulot.

Le show est également une réunion de famille. Antonin et Justine, ses enfants, ont fait le voyage. L'éditeur Gilles Hertzog, ami de toujours et compagnon de voyage en Amérique, Laurent Dispot, l'un de ses « gardes du corps intellectuels » de sa revue *La Règle du jeu*, Olivier Nora, patron de Grasset, côtoient Lauren Bacall au premier rang sous les projecteurs des télévisions. Par un réflexe pavlovien, BHL et Arielle rabattent pour la première fois leurs lunettes noires de stars. Leur troupe, mitraillée par les photographes, sort d'un pas lent et triomphal vers la 5<sup>e</sup> Avenue.

Mais la nuit est douloureuse. Lévy a insisté pour passer dans l'émission culte du moment, le *Daily Show with Jon Stewart*. « On a dit dans *Vanity Fair* que BHL n'a pas d'équivalent ici, confiait le philosophe au *New York Magazine*. Et Jon Stewart n'a pas d'égal, alors... » Alors, il se plante. « Bernie Lévy, vous savez que c'est le nom d'un garagiste à Brooklyn ? » lui demande Stewart, dès l'altière entrée de son invité. Ensuite, BHL, toujours prompt à occuper le terrain, s'emballe vite et trop violemment sur l'influence des « escrocs religieux américains » et du créationnisme. Il ignore qu'il insulte les croyants et que Stewart, malgré ses mimiques, a bâti son succès sur la dérision des idées reçues. Ce dernier l'arrête, sans rire : « Vous savez, 80 % des gens ici sont tout à fait raisonnables... »

Le lendemain, lors d'une soirée au consulat offerte par son ami Jean-David Levitte, ambassadeur de France à Washington, BHL digère encore mal sa déconvenue : « Je dois être un plouc qui ne connaît pas les codes », ironise-t-il. Mais l'heure est grave. Même Arielle, en parlant du stress qu'endure son mari, mime de ses ongles les « coups de griffe auxquels il se prépare ».

Le prestigieux supplément littéraire du *New York Times* va sortir le lendemain une mauvaise critique du livre. Au vrai,

un meurtre. En couverture. En confiant l'article à Garrison Keillor, célèbre chroniqueur radio du Middle West, le *New York Times* voue le beau parleur au goudron et aux plumes. Son bourreau du Minnesota, ne relevant en deux pages que ses clichés et ses morceaux choisis condescendants, le prie au final de décamper. « C'est de mauvaise foi, mais de bonne guerre. Et seulement un splendide bizutage qui tranche avec la couverture médiatique habituelle, tempère Richard Sherwin, universitaire et spectateur d'un des shows de BHL. Il va y avoir de la polémique, des lettres de lecteurs. Enfin un peu d'animation ! »

Le dimanche, en effet, il joue à guichets fermés au « 92nd Street Y », une salle de 900 places, célèbre institution culturelle juive, où Lévy, questionné par son ami Adam Gopnik, ancien correspondant du *New Yorker* à Paris, décrit l'histoire de l'antisémitisme français, son propre regain d'intérêt intellectuel pour le Talmud, et emballe la philosophie de Levinas devant une foule conquise. Il réédite l'exploit le lendemain, son dernier soir à New York, debout comme un crooner sur une estrade de la plus grande librairie de la ville, le Barnes and Noble de Union Square. Dans le public, Marc Gaige, un prof de philo de la NYU, commente le show : « Son look à la Kennedy, son anglais charmant. Ce type n'a pas son pareil pour profiter de l'énorme complexe d'infériorité intellectuelle des Américains, et leur renvoyer, à grands coups de citations de Habermas ou d'Husserl, une image flatteuse et sophistiquée d'eux-mêmes. Mais tout de même, il parle de la gauche américaine avec une franchise et une vérité qui nous manquaient. »

A la sortie, on demande à Bernard-Henri Lévy si ce succès le surprend. « Non, pourquoi ? J'ai seulement l'impression d'avoir déjà un peu vécu cela. » Le dimanche 12 février, son livre *American Vertigo* est entré dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*, à la 15<sup>e</sup> place. ● P. C.